

Une approche différente de la langue arabe par les melkites et les maronites du Liban d'après un poème d'Ibn al-Qilai (XVe s.) / Ray Jabre-Mouawad. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 34 (2009), pp. 345-359.

Titre de couverture : Actes du colloque melkite : Jounieh, janvier 2008. — Fig.

I. Langage et langues — Aspect religieux — Christianisme. II. Maronites — Liban — Histoire. III. église melkite — Histoire. IV. Syriaque (Langue). V. Arabe (Langue). VI. Ibn al-Qila'i, Gabriel, m. ca 1516.

PER L1183 / FT259685P

UNE APPROCHE DIFFÉRENTE DE LA LANGUE ARABE
PAR LES MELKITES ET LES MARONITES DU LIBAN
D'APRÈS UN POÈME D'IBN AL-QILĀ'Ī (XV^e S.)

PAR

Ray JABRE-MOUAWAD

Introduction	346
La frise arabe de Kaftūn	347
A. Le garšūnī maronite.....	347
1. <i>Un exemple de garšūnī maronite</i>	348
2. <i>Le garšūnī maronite au 12^e siècle</i>	349
3. <i>Le garšūnī maronite à l'époque mamelouke et ottomane</i>	349
B. Les Melkites du Liban et l'arabe.....	351
1. <i>Le trilinguisme des Melkites de Kaftūn</i>	352
2. <i>Les manuscrits melkites syriaques et arabes</i>	354
C. Pourquoi cette différence entre Maronites et Melkites ?.....	355
1. <i>Les Maronites parlaient le syriaque</i>	355
2. <i>Un contexte historique différent pour les deux communautés</i>	356
3. <i>Les Maronites considéraient le syriaque comme une langue sacrée</i>	356

INTRODUCTION

Melkites et Maronites du Liban ont eu une approche différente de la langue arabe, en dépit de leur cohabitation sur un même territoire.

Un exemple illustrant cette différence est un poème attribué à Gabriel Ibn al-Qilā'ī, auteur maronite du XV^e siècle. Ce poème, ou *Madīhat* (élogie), qui parle de la chute de Tripoli aux mains du sultan mamelouk Qalāwūn le 27 avril 1289, existe en trois versions¹, toutes en *garšūnī*, l'arabe écrit en caractères syriaques. Déchiffrant de bonne foi un texte que je pensais être d'Ibn al-Qilā'ī, d'après la description du catalogue de la bibliothèque Vaticane où se trouve l'un des manuscrits, quelle n'a pas été ma surprise de réaliser en le lisant que c'était là l'œuvre d'un Melkite, contemporain de la conquête de Tripoli par les Mamelouks à la fin du XIII^e siècle². L'une des versions, peu connue, révélait même le nom du poète Sulaymān al-Ašlūḥī. Une question venait alors à l'esprit : pourquoi cette œuvre composée par un Melkite de Tripoli s'est-elle perpétuée au sein d'une communauté religieuse autre que la sienne, la communauté maronite ?

L'explication la plus évidente de ce transfert de mémoire d'une communauté à l'autre semble venir de la pratique du système d'écriture *garšūnī*, qui consiste à écrire l'arabe en lettres syriaques, comme l'ont fait au fil des siècles les Maronites du Mont-Liban. S'il avait été écrit en caractères arabes, ce poème, qui raconte les violences perpétrées par les soldats turcs du sultan Qalāwūn lorsqu'ils prirent la ville aux Francs en 1289, aurait pu tomber sous les yeux d'un lecteur musulman. Seul un système d'écriture arabe crypté, tel que le *garšūnī*, pouvait le soustraire à ses yeux, ce qui explique probablement sa survie en milieu maronite. Cette méfiance à l'égard de l'écriture arabe fait qu'au XX^e siècle encore, l'une des plus anciennes éditions du poème, imprimé en arabe à Beyrouth (1905)³, supprime le vers qui mentionne directement les Turcs : on est toujours dans le cadre de l'Empire ottoman.

1) *Ms. Vatican Syriaque 231* (ff. 5^v-9^v); «Homenaje à D. Fransisco Codera, Estudios de Erudicion oriental», Zaragoza (1904), s. 339-348; Ms. Kraym, Jounieh, sans numérotation, dans la collection des « Sermons et des dires du Père spirituel », ff. 157-159.

2) Édition du poème et commentaires par Ray JABRE-MOUAWAD, « Un témoin melkite de la chute de Tripoli aux mains des Mameluks (27 avril 1289) », in Rifaat EBIED/Herman TEULE (éd.), *Studies on the Christian Arabic heritage, in honour of Father Prof. Dr. Samir Khalil Samir, SJ, at the occasion of his sixty-fifth irthday* (Peeters, Louvain, 2004), pp. 133-161.

3) Ibrāhīm ḤARFŪṢ, «Zaḡalīyyāt 'ala ḥarāb Ṭarāblus», *al-Mašriq* 14 (1911), pp. 433-437.

Les copistes maronites qui ont transcrit le texte ne précisent volontairement pas la communauté melkite du poète. Le plus ancien manuscrit⁴, exécuté au monastère de Quḏḏayyā dans la Qādišā en 1629, ne cite même pas son nom. Seules les deux versions plus tardives, qui ont circulé dans la région de Jbeil, révèlent son identité : l'auteur est Sulaymān de Ašlūḥ (ou Šlūḥ), village des alentours de Tripoli dont il n'y a plus trace aujourd'hui. Mieux encore, on a fini par attribuer cette élégie, comme on l'a vu, à un auteur maronite du XV^e siècle, Gabriel Ibn al-Qilā'ī. L'appartenance melkite du poète ne fait cependant pas de doute grâce à une multitude de détails dans sa description de « l'église des Grecs » (*kanīsat al-Rūm*) à Tripoli au XIII^e siècle. Certains de ces détails ont d'ailleurs été diversement occultés dans les manuscrits maronites, car trop révélateurs de l'appartenance communautaire melkite de l'auteur.

La frise arabe de Kaftūn

En 2004, une découverte archéologique est venue à nouveau relancer la question de l'écriture arabe des chrétiens libanais, melkites et maronites. Au monastère de Kaftūn à la lisière de Koura dans le comté de Tripoli, des fresques médiévales ont été découvertes dans une église en cours de restauration. Elles comprennent des inscriptions syriaques et grecques, et tout au long des parois, une longue frise en écriture arabe. Or mis à part le trilinguisme qu'illustre le monastère de Kaftūn, trilinguisme que l'on retrouve également dans sa belle icône du baptême du Christ, la question est de savoir quelle est la communauté religieuse, melkite ou maronite, qui a orné l'église de cette façon au XIII^e siècle. La réponse serait en faveur des Melkites, à cause justement de l'existence de la frise arabe écrite en caractères arabes que les Maronites auraient écrits, quant à eux, en caractères syriaques.

A. LE GARŠŪNĪ MARONITE

Deux éléments particuliers caractérisent en effet l'arabe des Maronites du Liban depuis les Croisades jusqu'au XVIII^e siècle : il est systématiquement écrit en syriaque, un système d'écriture que les Maronites nomment *karšūnī* avec un « k » et non un « g », et il est fortement imprégné de termes et de locutions syriaques.

Selon une hypothèse émise par le célèbre orientaliste Joseph Simon Assemani, le terme *garšūnī* serait dérivé du nom du fils aîné de Moïse

4) *Ms. Vatican Syriaque 231* (ff. 5^v-9^v).

« Gershom », appelé ainsi, dit le texte biblique, parce que « né en terre étrangère » (Exode 2,22). Les Syriacques ont par conséquent appelé les langues étrangères et surtout l'arabe (mais aussi le turc et le kurde plus tard) *garšūnī*, ou *karšūnī* pour les Maronites, c'est-à-dire « non-syriaque ». Le terme renvoie non pas aux caractères eux-mêmes, comme on a l'habitude de le croire, mais à la langue.

1. Un exemple de *garšūnī maronite*

Pour illustrer notre description de l'arabe particulier des Maronites du Mont-Liban nous reproduisons ci-dessous les extraits d'une élégie, *Madīhat*, du XV^e siècle encore inédite composée par Ibn al-Qilā'ī sur Saint Nohrā, qui a été martyrisé à Smār Jbayl. Toutes les versions de l'œuvre, quatre manuscrits répertoriés à ce jour, sont en *garšūnī*. Le premier paragraphe ci-dessous raconte la prédication de Saint Nohrā aux païens d'Alexandrie qui le prennent pour un fou ; le second est extrait de la fin du poème, où il est précisé qu'il est lu par ceux qui sont réunis, à l'église, le jour de sa fête (le 15 octobre), recevant en cette occasion la vigueur (*šéno*) et la force (*haylo*) du martyr⁵ :

خَرَجَ نَوْهْرَا تَايَه بَالَهُ بَدَأَ يَكْرِيْزُ مَا يِرَا مِثْلَهُ
 أَهْلُ الْبِلَادِ عَرَفُوْنَ أَصْلَهُ وَقَالُوْنَ : « ذَا شَارِبِ خَمْرَا »
 وَأَوْخَارِ قَالُوْنَ : « هُوَ مَجْنُوْنٌ تَكَلَّمَ فِي عَالِي مَكْنُوْن
 وَقَالَ « إِنْ آلَهْتْنَا بِنَكُوْن طَمَّئْتَه نَجْسَه بَغِيْر قُوْدْرَا »

...

الذِيْنَ بَاعِبَادُهُ مُجْتَمِعِيْنَ يَقْرُوْنَ هَذِهِ فِي الْحَضْرَا
 يَكُوْنُ لَهُمْ مِنْ اللّٰهِ غَفْرَا وَمِنْ الْقَدِيْسِ الْحَيْلِ وَالْبُرْهَانِ
 وَتَطِيْ مِنْهُمْ الْأَعْشَانِ بِحَيْلِ الْقَدِيْسِ مَارِ نَوْهْرَا.

Les termes qui comprennent une structure grammaticale syriaque ont été soulignés : il s'agit en particulier des verbes du commun pluriel (*qālūn*, *'arfūn*), qu'Ibn al-Qilā'ī conjugue en syriaque, ainsi que le terme « *wawhār* » prononcé à la manière syriaque (*awhār*, différer). Dans le dernier paragraphe, l'auteur use naturellement des termes syriaques qu'il « arabise », en caractères gras dans le texte : *šéno* arabisé en *al-a'shān* et *haylo* arabisé en *hayl*. C'est, globalement⁶, cet arabe imprégné de syriaque et écrit en caractères

5) *Ms. Liban Kreim N° 21*, « *Madīhat 'alā al-Qiddīs Mār Nūhrā* », f. 45^f et f. 53^f.

6) Au XVIII^e siècle les termes syriaques et les tournures grammaticales syriaques de

tères syriaques qui a été systématiquement en usage chez les Maronites jusqu'au XVIII^e siècle, période où le clergé maronite d'Alep s'est employé à maîtriser l'arabe classique avec Ġirmānūs Farḥāt et 'Abdallāh Qar'alī, pour ne citer que les plus connus d'entre eux⁷.

2. Le *garšūnī* maronite au 12^e siècle

Le plus ancien texte maronite en *garšūnī* date de l'époque des Croisades au XII^e siècle. Il s'agit d'une note écrite en l'an 1452 des Grecs (1141 A.D.) par le patriarche Ya'qūb de Rāmāt (Batroun), sur un recueil d'homélies de Jacques de Saroug, manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque du siège patriarcal maronite de Mayfūq (Batroun) ; Ya'qūb de Rāmāt a été le seul patriarche maronite de cette époque à ne pas écrire en langue syriaque, alors que toutes les autres notes maronites répertoriées aux XII^e et XIII^e siècle sont syriaques⁸. Voici le texte, édité en arabe, de la note⁹ :

فلما كان تاريخ سنة الف واربعمايه اتنين وخمسين يونانيه في شهر تموز
المبارك بعشره ايام مضت منه حضر الي عندي انا بطرس بطريرك الموارنه
الجالس علي الكرسي الانطاكي باسم يعقوب من قرية رامات من عمل البترو
الولد الراهب دانيال من رهبان دير كفتون.

وقد اعطيته سلطان من الله ومن حقارتي بأنه يكون ريسا ومدبر علي دير مار
يوحنا الكوزبند في جزيرة قبرس المحروسه من الله ة-ل (تعالى ؟) بحسب ما
ورد من الأولاد الرهبان واولهم الراهب عيسي، واليا، والراهب موسي، والراهب
يوحنا واخاه يعقوب، برضاهم وخاطرهم وخط يدهم. ولربنا المجد آمين.

3. Le *garšūnī* maronite à l'époque mamelouke et ottomane

À l'exception de cette note et d'une autre que le patriarche a écrite en 1154, le *garšūnī* ne s'est véritablement développé chez les Maronites qu'à

l'arabe des Maronites sont moins prononcés.

7) Samir Khalil SAMIR, *Rôle culturel des chrétiens dans le monde arabe*, 2^e éd., coll. « Cahiers de l'Orient chrétien » I (CEDRAC, Beyrouth, 2005).

8) Ray JABRE-MOUAWAD, « Les notices syriaques maronites de l'époque des Croisades (XII^e-XIII^e s.) », in Ayoub CHAHWAN (éd.), *Mélanges offerts à l'abbé Jean Tabet*, coll. « Publications de l'Institut de Liturgie à l'Université Saint-Esprit de Kaslik », XXXIV (Université Saint-Esprit de Kaslik, Kaslik, 2005), pp. 131-158.

9) Ms. *Vat. Syr. 118*, f. 252, cf. Ray JABRE-MOUAWAD, « Mayfūq revisité le couvent de l'épée et du fourreau », in *ParOr* 26 (2001), pp. 159-199, ici p. 185.

l'époque mamelouke, au XIII^e et XIV^e siècle. Tous les écrits maronites en arabe sont alors en *garšūnī*, que ce soit de courtes notes comme celles du patriarche, ou des manuscrits entiers comprenant des traductions du syriaque ; de même, des textes écrits au départ en arabe-arabe par des Maronites de Syrie et de Mésopotamie au cours du XI^e siècle sont transcrits par les copistes du Mont-Liban en *garšūnī*, tels le traité doctrinal *Kitāb al-Kamāl*, et le nomocanon *Kitāb al-Nāmūs*, ainsi que le *Traité des Dix Chapitres* de Thomas, évêque de Kfarṭāb, au sud d'Alep. Au XV^e siècle, toutes les œuvres d'Ibn al-Qilā'ī sont également en *garšūnī*. L'époque ottomane n'est pas en reste : tous les textes maronites en langue arabe sont en *garšūnī*, comme les écrits du patriarche Duwayhī (1670-1704) pour ne mentionner que l'un des auteurs les plus importants de cette période. Il ne peut plus s'agir d'une coïncidence, mais de la politique délibérée d'une communauté d'écrire l'arabe et de le parler en l'accommodant à ses origines syriaques.

Les missionnaires envoyés par les Papes auprès des Maronites durent s'adapter à cette pratique de la langue arabe par les Maronites du Mont-Liban. Après que le pape Léon X ait écrit deux lettres¹⁰, l'une en mai 1514 adressée au gardien franciscain de Beyrouth et l'autre le 1^{er} août 1515 au patriarche Simon ibn al-Ḥasan, où il s'enquiert des coutumes de l'Église maronite, son envoyé rapporte la traduction du latin en « *karstique* », ainsi que les missionnaires catholiques désignaient le *karšūnī* maronite, des lettres d'Innocent III, d'Eugène IV, de Nicolas V, de Calixte III et de Paul II, adressées aux patriarches maronites depuis le XIII^e siècle, ainsi que l'original de la plupart de ces documents¹¹.

Les actes de tous les conciles maronites de cette époque étaient eux aussi consignés en *garšūnī* comme le montrent les manuscrits du plus ancien de ces conciles dont les actes ont été préservés, celui de 1580. Les manuscrits reproduisent une traduction du texte latin des décisions du concile, effectuée par le P. Eliano, s.j., le délégué pontifical. Pour la première fois, le mot *karšūnī* est officiellement employé, précédant les signatures finales du document : « Moi, l'humble Michel [al-Rizzī], patriarche maronite, crois, confirme et embrasse tout ce que contiennent les canons ci-dessus mentionnés,

10) Tobia ANAÏSSI, *Bullarium Maronitarum, complectens bullas, brevia, epistolas, constitutiones aliaque documenta a Romanis Pontificibus ad Patriarchas Antiochenos Syro-Maronitarum missa* (Max Bretschneider, Rome, 1911), pp. 25, 44.

11) Joseph FÉGHALI, *Histoire du Droit de l'Église Maronite. Les conciles des XVI^e et XVII^e siècles*, t. 1 (Letouzey et Ané, Paris, 1962), p. 33.

écrits en *karšūnī* et en langue européenne (*fī lisān al-Frangġ*), tels que les a traduits notre frère, le P. Baptiste Eliano... »¹².

L'usage du *garšūnī* par les Maronites a finalement été expressément recommandé par quelques uns de leurs conciles du XVIII^e siècle : Le concile maronite de 1744, réuni à Biq'ātah (Kesrouan) par le patriarche Simon 'Awwād, celui de 1755 réuni par le même patriarche à Qannūbīn, et le concile de 1756 réuni à Biq'ātah par le patriarche Tūbiyyā al-Ḥāzin, prescrivait expressément d'écrire l'arabe des livres liturgiques maronites en caractères syriaques exclusivement, le *karšūnī*. Les traductions du syriaque à l'arabe étaient interdites, sous menace d'excommunication pour les laïcs et de suspension pour le clergé ; cependant si de telles traductions devaient être faites, avec l'accord de l'Église, le texte arabe (*garšūnī*) devait impérativement être mis face au texte syriaque « afin que soient préservées parmi nous (les Maronites) les traditions de nos pères et leurs coutumes »¹³. C'est probablement la raison pour laquelle à la fin du XIX^e siècle toutes les éditions de l'Épistolier maronite étaient en *garšūnī*, sauf celle de 1897 qui fut faite en caractères arabes. Cette dernière édition, quoiqu'elle ne soit qu'une simple reproduction de la précédente, n'a pas obtenu la faveur de l'autorité ecclésiastique, car à la fin du XIX^e siècle on voyait toujours d'un mauvais œil au sein de l'Église maronite les livres liturgiques écrits ou imprimés en caractères arabes.

B. LES MELKITES DU LIBAN ET L'ARABE

Par contraste, les Melkites bien que limitrophes des Maronites au Mont-Liban, ont ignoré le *garšūnī*. Pourtant un grand nombre de manuscrits liturgiques melkites de la région de Tripoli entre le XIII^e et XVI^e siècle étaient en syriaque, confirmant qu'à cette époque l'Église Melkite était encore proche de cette langue.

À titre d'exemple, on citera un manuscrit syriaque melkite copié pour le couvent de la Mère de Dieu de Nahr Kaftūn par l'un de ses moines en 1256 de J.C. du temps de Siméon, évêque de Batrūn, et du prêtre Siméon, supé-

12) *Ibidem*, p. 133.

13) Nasser GEMAYEL, *Al-Nussāḥ al-Mawārinat wa-mansūḥātihim*, 2 vol. (Maṭābi' al-Kraym al-ḥadīṭat, Beyrouth, 1997), ici vol. 1, pp. 35-36 ; pour ces conciles voir les articles de Buṭrus FAHD, «Al-Baṭriyark Sim'ān 'Awwād wa-maḡāmi'ihī al-ṭalāṭat: Biq'ātah 1744, Mašmūšah 1747 wa-Qannūbīn 1755», in *al-Manārat* 24 (1983), pp. 107-120 et l'article d'Ignāṭyūs SA'ĀDAH, «Al-Baṭriyark Tūbiyyā al-Ḥāzin», in *al-Manārat* 24 (1983), pp. 121-126.

rieur du couvent [voir document Annexe]. C'est un *Menaeon* du mois de *tišrīn* second, dont le texte est entièrement en syriaque mais dont le préambule et le colophon sont en arabe-arabe (*naktub mīnāūn*)¹⁴, ce qui serait exceptionnel dans un manuscrit maronite de l'époque. Tous les autres manuscrits liturgiques melkites du XIII^e siècle de la région de Koura ont cette particularité d'être en langue syriaque et de comporter des notes en arabe-arabe, confirmant l'adoption par les Melkites de cette langue, de son écriture et de sa syntaxe.

1. Le trilinguisme des Melkites de Kaftūn

L'icône melkite de Kaftūn, datée du XIII^e siècle, illustre parfaitement le trilinguisme de cette Église dans le district de Tripoli dès le Moyen Âge¹⁵. L'icône représente le baptême du Christ dans le Jourdain. Les trois langues qui y figurent sont le grec, le syriaque et l'arabe, chacune de ces langues ayant une fonction spécifique transmise par l'icône, qui reflète la richesse du contexte culturel de Kaftūn.

Le roi David, à l'angle supérieur gauche de l'icône [voir Annexe] tient dans sa main gauche un *volumen* déroulé, en langue arabe dont le texte et la traduction sont les suivants :

[À cette vue] la mer reflua et	البحر انصدّر
s'enfuit, Le Jourdain	وهرب / والاردن
revint en arrière,	رجع الى ورايه /
les montagnes bondirent comme	الجبال رضت مثل
un bélier et les collines comme des	الأئيل / والتلال
moutons fous.	مثل خراف الجنان /
« Qu'as-tu ô mer,	« ما لك أيها البحر
tu as fui, et toi	هريب، وأنت
ô Jourdain tu es revenu	أيها الاردن رجعت
en arrière :	الى ورايك :

14) Ms. *Syriaque Paris Bibliothèque Nationale 134*.

15) Pour l'histoire de Kaftūn et les textes de son icône voir Ray JABRE-MOUAWAD, « Les mystérieux monastères de Keftūn au Liban à l'époque médiévale (XII^e-XIII^e s.) : maronite et/puis melkite ? », in *Tempora, Annales d'Histoire et d'Archéologie*, vol. 12-13 (2001-2002), pp. 95-113.

Les eaux t'ont vu, ô Dieu
les eaux t'ont vu,
et elles ont pris peur »

أبصرنك الامياه
يا الله ابصرنك
الامياه وخافوا»

Nous avons là deux extraits de psaumes assemblés bout à bout :

Ps 114,3-5 : « [À cette vue], la mer s'enfuit, le Jourdain reflua, les montagnes bondirent comme des béliers, les collines comme des cabris. Mer, pourquoi t'enfuir ? Jourdain, pourquoi refluer ? »

Ps 77,17 : « Les eaux t'ont vu, Dieu, les eaux t'ont vu, elles tremblaient, l'abîme lui-même frémissait ».

En lisant ces textes bibliques, on ne peut s'empêcher de poser la question de leur provenance. De quelle Bible arabe disposait le peintre de l'icône ? Était-ce une version locale, effectuée dans le comté de Tripoli où l'icône a vraisemblablement été peinte¹⁶, ou bien le peintre a-t-il effectué lui-même la traduction du texte ? Quelques tournures arabes de l'icône sont en tous les cas particulières telles que le terme « *harrīb* » (au lieu de *hārib*) pour désigner la mer qui fuit, ou le mot « *ilā warāyak* » écrit avec la lettre *ya* pour signifier que le Jourdain retourne « en arrière », ou encore le pluriel « *amyāh* » pour désigner les eaux.

Au-dessus des anges, dans l'angle gauche de l'icône et faisant face au roi David, le prophète Isaïe est figuré sous les traits d'un homme mûr aux cheveux blancs et à la barbe blanche, la tête auréolée d'un nimbe ; il déroule un *volumen* en langue syriaque. Il est identifié en grec par l'inscription :

O

III

HXAH

Le texte et la traduction du *volumen* en langue syriaque sont :

« Ainsi a dit	ܘܥܠܐ ܐܘܢܝܢ
<i>Le Seigneur. Lavez-vous et</i>	ܘܨܘܢܐ. ܘܨܘܢܐ ܐܘܢܝܢ
<i>purifiez-vous et [que] passent</i>	ܐܘܢܝܢ. ܘܨܘܢܐ ܐܘܢܝܢ

16) Selon Nada HÉLOU, « L'icône bilatérale de la Vierge de Kaftoun au Liban : Une œuvre d'art syro-byzantin à l'époque des Croisés », in *Chronos* 6 (2002), pp. 101-127.

<i>vos mauvaises actions</i>	صفتا، وحتبصم
<i>de devant mes yeux.</i>	صمبم حتب
<i>Et tous les assoiffés</i>	ه صلا، زهع
<i>descendez dans l'eau ;</i>	رله حلا صلا.
<i>et vous remplirez de l'eau de</i>	هلا صلا صلا ص
<i>la source du salut ».</i>	صلا صلا، هه؛ صلا

Ce texte comprend également, selon le même procédé que pour les psaumes en arabe, trois extraits d'Isaïe mis bout à bout :

Isaïe 1, 16 : « Lavez-vous, purifiez-vous. Ôtez de ma vue vos actions mauvaises, cessez de faire le mal ».

Isaïe 55, 1 : « Ô vous tous qui êtes assoiffés, Venez vers les eaux »

Isaïe 12, 3 : « Vous puiserez de l'eau avec joie Aux sources du salut ».

C'est la partie prophétique de l'icône, celle qui annonce le baptême du Christ dans l'Ancien Testament. Ceci nous amène à la fonction des trois langues dans cette icône melkite du XIII^e siècle. Le grec sert à désigner chacun des personnages et le thème général du baptême du Christ. C'est la langue de l'Église qui sert de cadre à l'icône, la langue du sacerdoce, celle de l'Empire byzantin. Le syriaque est la langue de la prophétie, personnifiée par le prophète Isaïe. Et l'arabe est la langue de la royauté, personnifiée par le roi David.

2. Les manuscrits melkites syriaques et arabes

Le trilinguisme des Melkites du Liban, illustré par l'icône et les fresques de Kaftūn, semble s'être prolongé au sein du clergé melkite du district de Tripoli, comme le montrent leurs manuscrits plus tardifs. Au XVI^e siècle, au village de Btīrrām qui a été une pépinière de copistes melkites, dans la plaine de Koura près de Tripoli, un diacre nommé Dāwud fils de Tādrus, exécutait indifféremment des manuscrits syriaques ou arabes. Il a par exemple exécuté deux manuscrits syriaques melkites destinés au couvent Saint Georges d'Enfeh¹⁷, un *minaeon* en 1549 et un Évangile selon le rite grec suivi d'un *minaeon* en 1555, en même temps qu'il a exécuté des manuscrits arabes en lettres arabes comme le manuscrit Balamand 149 qui est un

17) Cf. Fādi BĀRŪDĪ, «Btīrrām fī Maḥṭūḩāt Malakiyyat», *Mss. Berlin, Königlichen Bibliothek Nos. 324, 325* ; la recherche de M. Barudi est encore inédite.

synaxaire écrit en 1556 pour l'église de Saint Mīhāyil à Tripoli dans le quartier (*hārat*) de Qubbat al-Naṣr¹⁸, et en 1560 un autre manuscrit arabe, un *synaxaire*, pour l'église de la Vierge (*al-Sayyidat*) et de Mar Sasīn à 'Aḩṣaddīq (Koura)¹⁹. Notre copiste melkite s'est avéré parfaitement bilingue, comme ses ancêtres, exécutant des manuscrits dans les deux langues, passant de l'une à l'autre sans malmener la syntaxe, ni user des innombrables syriacismes qui imprégnaient l'arabe des Maronites de la montagne.

C. POURQUOI CETTE DIFFÉRENCE ENTRE MARONITES ET MELKITES ?

Une fois établie l'approche différente de l'arabe par les Melkites et les Maronites du Liban à travers les siècles, de nombreuses questions viennent à l'esprit. Pourquoi ces deux communautés chrétiennes qui vivaient sur un même territoire, qui toutes deux faisaient usage de la langue syriaque, ont-elles eu une approche différente de l'arabe, l'une l'écrivant systématiquement en caractères syriaques et l'autre adoptant cette langue pleinement, sans syriacismes et dans sa propre syntaxe ?

1. Les Maronites parlaient le syriaque

La première explication proviendrait d'un usage différent de la langue syriaque par les deux communautés, déjà perceptible à l'époque des Croisades aux XII^e-XIII^e siècles. Les Maronites du Mont-Liban parlaient semblait-il le syriaque dans la vie courante, pour un usage profane dans les villages ; les noms de ces villages étaient encore prononcés dans leur forme syriaque tel 'Ayn Qurro pour 'Āqūrā, ḩardū pour ḩardīn, Bīṣerī pour Bṣārī ou Samro da-Gbal pour Smār Jbayl ; leurs donations effectuées en faveur d'une église ou d'un monastère à cette époque, de même que les notes de leurs patriarches sur quelque événement de leur Église, consignées dans les marges de leurs manuscrits, étaient toutes en syriaque²⁰. Leur culture, et leur liturgie, était encore globalement syriaque et le resta encore longtemps comme en témoignent les œuvres d'Ibn al-Qilā'ī au XV^e siècle. Un voyageur rapporte au XVII^e siècle que quelques villages de la vallée de la Qādīṣā parlaient encore le « chaldéen » lorsqu'il y passa²¹.

18) Cf. Fādī BĀRŪDĪ, «Bṯīrrām fī Maḩṯūtāt Malakiyyat» ; Ms. *Balamand* 149 (ancienne cotation 432).

19) Cf. Fādī BĀRŪDĪ, «Bṯīrrām fī Maḩṯūtāt Malakiyyat» ; Ms. *Vatican arabe* 472.

20) Voir mon article « Les notices syriaques maronites de l'époque des Croisades (XII^e-XIII^e s.) », cité note 8.

21) Domenico MAGRI, *Breve racconto del viaggio al Monte Libano* (Nicolo Angelo Ti-

Les Melkites du Liban de leur côté avaient déjà largement adopté l'arabe à l'époque des Croisades. Leur usage du syriaque restait cantonné au domaine liturgique. Paul, leur évêque de Saïda au XII^e siècle, a par exemple composé ses traités doctrinaux en arabe²² ; quant aux scribes melkites de cette époque ils écrivaient au début et à la fin de leurs manuscrits liturgiques syriaques les notes explicatives en arabe que nous avons mentionnées, tandis que leurs fresques et icônes comprenaient des inscriptions arabes.

2. Un contexte historique différent pour les deux communautés

Une autre explication de leur différente approche de l'arabe tiendrait à la situation contrastée des deux communautés ; l'une, la Maronite, était isolée des plaines côtières et de l'intérieur, retranchée au Mont-Liban pour des raisons historiques, les autorités mameloukes après les Croisades voyant en effet d'un mauvais œil d'éventuels contacts entre Maronites et Francs ; ils leur fermèrent l'accès à la mer, alors que les Melkites des plaines côtières et de la Beqaa étaient eux régulièrement en rapport avec leurs coreligionnaires des régions d'Antioche ou de Damas. Nous savons par exemple qu'à l'époque des Croisades, le clergé melkite du Liban se rendait au monastère de Saint Siméon le Jeune près d'Antioche : leur évêque Paul de Sidon y a séjourné, et leur église de Tripoli, d'après le poème d'al-Ašlūhī, comprenait au XIII^e siècle une représentation de ce monastère. Des Melkites des environs de Damas étaient quant à eux moines au Liban : par exemple le manuscrit melkite syriaque de Kaftūn, déjà cité, a été exécuté à Kaftūn en 1284 A.D. par un moine Ġirasīmūs ibn Sim'ān, qui était originaire du village d'al-Rummāneh dans le district d'Al-Zabadānī, près de Damas²³. De même, à l'époque ottomane, les monastères melkites du Liban étaient en contact avec des villages melkites des régions de Damas et Şaydnāyā, de Ḥamā et de Ḥomş comme en témoignent nombre de manuscrits. Or ces villages melkites de Syrie, bien que célébrant encore la liturgie en syriaque, étaient largement arabisés.

3. Les Maronites considéraient le syriaque comme une langue sacrée

Pour finir, l'usage du *garšūnī* par les Maronites semblait obéir à une politique concertée des chefs de cette Église de ne pas employer l'arabe en ca-

nassi, Rome, 1655), p. 42 (voyage de 1624).

22) Cf. Paul KHOURY, *Paul d'Antioche évêque Melkite de Sidon (XII^e s.)*, coll. « Recherches » XXIV (Imprimerie Catholique, Beyrouth, sans date).

23) *Ms. Syr. British Museum 17.236 (Melk. CCCCVIII)* daté de 1595 des Grecs (1284).

ractères arabes. L'une des raisons tenait au caractère sacré du syriaque qui était proche de l'araméen parlé par le Christ, qu'il fallait maintenir coûte que coûte. Plus peut-être que les Melkites, les Maronites ont considéré la langue, et à défaut l'écriture syriaque, comme sacrées. Leur plus grand patriarche, Iṣṭiphān al-Duwayhī (1670-1704), a résumé dans son *Traité sur la liturgie Manārat al-'aqdās*, écrit en *garšūnī* par le patriarche avec de nombreuses citations syriaques, les raisons pour lesquelles les Maronites devaient continuer à dire la messe en syriaque, même si l'arabe était devenu la langue usuelle au Mont-Liban ; son premier argument était que :

« cette langue est devenue sacrée dans la bouche du Seigneur, de sa mère et de ses disciples et c'est elle qui a été inspirée par Dieu à nos premiers pères et par elle que le Sauveur a consacré son corps en premier »²⁴.

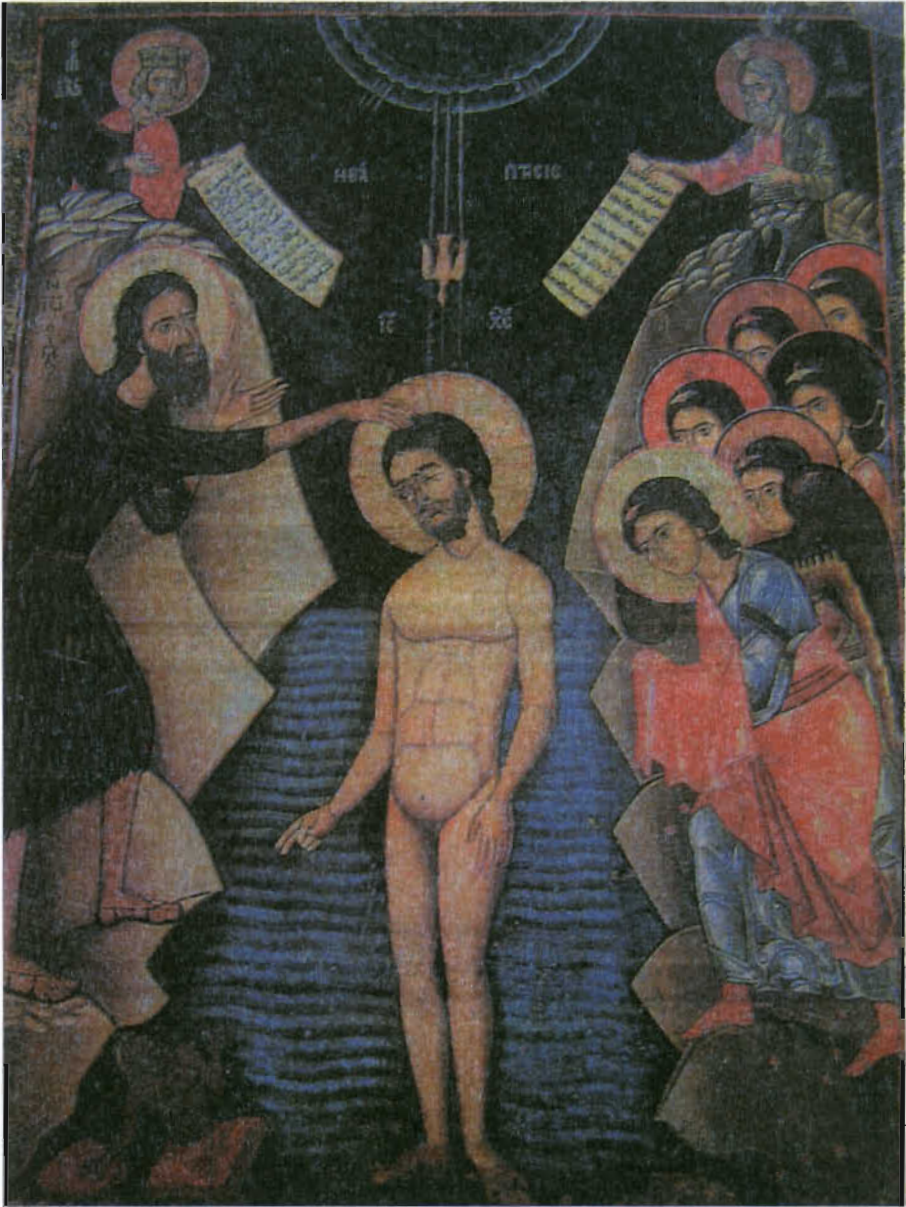
Ceci explique pourquoi les conciles maronites du XVIII^e siècle ont prescrit à plusieurs reprises d'écrire les livres liturgiques en arabe *garšūnī*, tandis que les Melkites, à la même époque, avaient adopté la langue grecque pour leur liturgie.

Ce sont toutes ces raisons, liées à leurs origines et à un différent vécu historique, qui ont amené Maronites et Melkites à aborder l'arabe différemment, jusqu'au XVIII^e siècle, en dépit du fait que ces deux communautés chrétiennes étaient géographiquement très proches. Après l'adoption plénière par les Maronites de la langue arabe comme langue liturgique grâce à l'influence du clergé d'Alep, des auteurs des deux communautés joueront un rôle non négligeable dans l'éclosion de la Renaissance arabe du XIX^e siècle dont le foyer fut Beyrouth.

Centre Chahine, Bloc B
Baabda – LIBAN
E-mail : rayjom@inco.com.lb

Ray JABRE-MOUAWAD

24) Iṣṭiphān DUWAYHĪ, *Manārat al-Aqdās (Le Candélabre du Sanctuaire)*, 2 vol., édité par Rašīd AL-ŠARTŪNĪ, (Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1895), réimp. par Joseph Raïdy Printing Press (Liban, sans date), ici vol. 2, 7^e Candélabre, p. 163.



Icône Melkite de Kaftoun, Koura (Liban), 13^e siècle

- 16- Wafik NASRY, *The Caliph and the Bishop, a 9th Century Muslim-Christian Debate: Al-Ma'mūn and Abū Qurrah*, CEDRAC, USJ, Beyrouth, 2008. ISBN 9953-471-22-3.
- 17- Collectif, *Quo Vadis, Theologia Orientalis? Actes du Colloque "Théologie Orientale: contenu et importance"*, CEDRAC, USJ, Beyrouth, 2008. ISBN 9953-471-23-1.
- 18- Collectif, *L'Université Saint-Joseph et l'Orientalisme*, CEDRAC, USJ, Beyrouth, 2008. ISBN 9953-471-07-X.